

# Le commerce et la mousse

Y en a point comme nous. Une telle assertion, on ne la répète pas impunément, même avec le sourire et la distance autocritique de l'humour. De fait, nous nous distinguons bel et bien, et pas toujours de la plus intelligente manière. Dans les relations internationales par exemple, où la Suisse brille trop souvent par son absence ou, pire, par une présence au rabais, précautionneuse et mesquine.

Cela commence avec les ambassades et autres légations helvétiques, dont les hôtes tentent de tenir leur rang malgré des budgets qui les obligent à sélectionner sévèrement les cartons d'invitation et à compter les petits fours. Il fut un temps, pas si lointain, où les Chambres fédérales hésitaient à chaque demande de crédit pour la construction d'une ambassade dans un pays du tiers monde ayant accédé à l'indépendance; le même esprit chipoteur risque de se manifester au moment d'aménager une présence helvétique dans les nouvelles capitales d'Europe orientale.

Auprès des organisations internationales, la Suisse entretient des délégations permanentes systématiquement sous-dotées en personnel et en moyens; malgré un soutien plutôt distant de «la centrale» de Berne, elles assument vaillamment un minimum de présence sur les multiples fronts ouverts par l'OCDE, l'Unesco ou la FAO, pour ne citer que des organisations essentiellement «techniques» où la Suisse se pique de collaborer plus généreusement. Même attitude quant aux chiffres. Combien de fois n'avons-nous pas dû constater, en consultant un annuaire statistique international, l'absence de données à la ligne «Switzerland», entre la Suède et Trinidad et Tobago, deux pays qui ne se signalent pas par un simple tiret ?

Devant le parterre international, la Confédération suisse n'aime pas se faire mousser; nombre de citoyens approuvent sans doute cette modestie, et plus encore l'usage parcimonieux des deniers publics qu'elle implique. Par-delà cette préoccupation pécuniaire, au demeurant justifiée sinon toujours sympathique, il faut bien voir que la réserve

méfiante à l'égard des relations et comparaisons internationales correspond à une attitude très répandue chez nous. Y compris à gauche où la tradition internationaliste se manifeste sous d'autres formes, moins institutionnalisées.

Car nous demeurons axés sur l'opérationnel, le faisable, le concret, donc sur le terrain contrôlable, à l'intérieur de nos frontières nationales. Dans notre pays fédéraliste, nous avons l'impression d'en faire assez en matière de contacts et partages «extérieurs» quand, à grand peine, nous coordonnons l'action à l'échelle intercantonale.

Alors, vous pensez, nous avons d'autres priorités que le débat d'idées ou la confrontation d'expériences avec des gens qui ne comprennent rien à notre système, effectivement unique au monde — y en a point comme nous ! Et nous n'hésitons pas à faire de l'ironie facile sur le dos de ceux qui s'investissent par exemple pour le développement des relations transfrontalières, en insinuant qu'ils auraient mieux à faire, même pour leur gloire personnelle, en s'occupant davantage des affaires de leur république et canton de Genève.

Cette critique est injuste certes, mais elle trouve toutes les apparences de la justification, *a contrario*, dans l'efficacité manifeste d'une pratique immédiate. Le pragmatisme récompensé par des réalisations bien concrètes se suffit à lui-même; nul besoin d'aller en vanter les effets dans les conférences où d'autres plastronnent en présentant le bilan de politiques aussi riches en proclamations que pauvres en réalisations. Le domaine de la protection de l'environnement fournit d'innombrables exemples du double décalage, entre le dire et le faire dans certains pays, et entre le faire sans le dire en Suisse.

Dans la campagne sur l'EEE, on aura beaucoup parlé, à juste titre, des dangers économiques de l'isolationnisme. Il serait temps que l'on prenne aussi conscience, dans cette Confédération si parfaite, des risques du nombrilisme helvétique, chaque fois qu'il n'y a pas matière à échanges marchands.

YJ

# Domainaine Public

# DP

JAA  
1002 Lausanne

Mo7  
3 décembre 1992 - n° 1006  
Hebdomadaire romand  
Trentième année

# Restons-en aux caramels mous

«*Les Nuits fauves*», le film de Cyril Collard, est interdit aux moins de 18 ans révolus. Une censure qui en dit long sur l'état d'esprit qui entoure encore le sida et l'homosexualité.

(pi) Les commissions vaudoise et genevoise responsables de la fixation à dix-huit ans révolus de l'âge au-dessous duquel les jeunes ne peuvent pas voir *Les Nuits fauves*, le film de Cyril Collard, commettent une nouvelle incohérence; elle serait banale si elle ne dévoilait pas un dangereux décalage entre des adultes certes bien intentionnés, mais qui semblent quelque peu déconnectés du public concerné par leurs décisions, et des jeunes auxquels on ne parle jamais assez de sida mais qui ne peuvent voir la terrible maladie mise en scène et filmée, crûment, donc avec vérité. Une décision par ailleurs révélatrice de la perception du sida et de l'homosexualité dans une société intellectuellement tolérante mais concrètement plutôt frileuse.

## Le problème sida

Ce ne sont certainement pas des raisons «classiques» qui ont motivé la décision des censeurs vaudois et genevois (qui seront probablement suivis par leurs collègues des autres cantons). Les quelques scènes d'amour et la différence d'âge entre Jean et Laura sont désormais choses admises, surtout depuis *L'Amant* de Jean-Jacques Annaud qui était visible à partir de quatorze ou seize ans suivant les cantons. Il y a bien une ou deux scènes un peu violentes, mais elles ne sont jamais gratuites. Enfin la bisexualité de Jean ne devrait plus poser problème: une récente votation populaire a supprimé du Code pénal le traitement spécial que la loi réservait aux homosexuels. Puisque les jeunes de seize ans, voire moins dans certaines circonstances, peuvent être tout à fait légalement confrontés à l'homosexualité, on voit mal pourquoi on la leur cache au cinéma, surtout quand elle est décrite avec si peu de complaisance.

Non, ce qui a posé problème, consciemment ou non, c'est évidemment le sida: Jean est séropositif, comme Cyril Collard, qui joue le rôle et qui a écrit et réalisé le film. Mais pourquoi distribuer la bande dessinée *Jo* dans les

écoles à des adolescents et les empêcher de voir *Les Nuits fauves*? Nous l'avons déjà écrit (DP n° 1072 du 20 février 1992), *Jo* est une histoire qui convient davantage aux adultes qu'aux adolescents et c'est probablement la raison de son succès, qui est d'abord le fait de décisions d'adultes. Le film de Collard s'adresse directement aux jeunes, dans leurs langages, avec leurs codes et leurs références. Il ne travestit jamais la réalité et présente le sida pour ce qu'il est: la mort installée dans un corps, qui ne rend les gens ni meilleurs ni moins bons. Cette obsession de la vraisemblance — le film est, on s'en doute, largement autobiographique — donne lieu à quelques scènes déroutantes pour des adultes qui n'ont intégré du sida que les messages de prévention les plus simples. C'est Jean, inexcusable, qui ne dit pas à Laura qu'il est séropositif avant de faire l'amour; c'est Laura qui, une fois au courant, refuse le préservatif (précisons que l'action du film se situe en 1986). Mais le cinéma n'a pas la prétention de ne présenter que des gens raisonnables, de les classer méthodiquement et clairement, comme dans *Jo*, entre bons et méchants. La vie est aussi faite d'idéalistes («on s'aime, il ne peut rien nous arriver»), d'inconscients, de naïfs et d'imbéciles. Chacun est d'ailleurs aussi un peu tout ça. Reste que même si Jean continue de vivre à peu près normalement, qu'il est drôle et souvent gai (aurait-on préféré que soit décrit le purgatoire d'un séropositif?), le film est on ne peut plus clair: le sida est une saloperie. Plus personne n'est censé ignorer son mode de propagation ni les moyens de s'en protéger. D'ailleurs, avec le temps, Jean devient plus raisonnable puisqu'il impose la capote à Samy, son partenaire masculin.

## Peut-on aimer un séropositif ?

Mais le plus déroutant pour des adultes chargés de décider ce que peuvent voir les jeunes, c'est encore l'amour fou de Laura pour Jean. Comment peut-on aimer quelqu'un de séropositif, non pas

d'un amour niais comme dans *Jo*, mais d'un vrai amour-passion-folie? Et en plus quelqu'un d'égoïste qui vous a peut-être contaminé?

Le sida reste rangé au rayon des maladies honteuses et il faudra sans doute encore quelques années pour qu'un film traitant de ce virus ne devienne aussi banal qu'un film parlant de cancer. En attendant, il faudrait projeter *Les Nuits fauves* dans les écoles. Les discussions qu'il provoquerait pourraient au moins s'appuyer sur des situations parfois irrationnelles ou irréflechies, mais qui correspondent à la réalité. ■

## BILAN ÉCOLOGIQUE

# Gare aux omissions

(jd) Il y a un mois les Forces motrices bernoises (FMB) annonçaient lors d'une conférence de presse que l'électricité solaire n'était pas rentable et que son bilan écologique se révélait particulièrement négatif. Les FMB exploitent la plus importante centrale photovoltaïque du pays, au mont Soleil au-dessus de Saint-Imier. L'installation, qui a coûté 8,4 millions de francs, peut atteindre une puissance de 500 kW et sa production correspond à la consommation d'environ 200 ménages.

Pour étayer leur évaluation pessimiste, les responsables des FMB se réfèrent à une étude qu'ils ont commandée à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich (EPFZ). L'analyse a consisté à soumettre la centrale solaire à un double bilan: bilan énergétique et bilan des émissions polluantes.

Le bilan énergétique compare l'énergie nécessaire à la construction de l'installation, ce qu'on appelle l'énergie grise (fabrication des cellules photovoltaïques, transport, montage), à l'énergie produite. Résultat: la centrale du mont Soleil doit fonctionner durant plus de six ans et demi pour compenser l'énergie grise de son installation, soit le cinquième de sa durée de vie prévue. A titre de comparaison, une centrale nucléaire amortit en une à deux années son énergie grise. Le rédacteur scientifique du *Tages-Anzeiger*, qui rend compte de ce rapport (17 novembre 1992), rappelle en quoi cette comparaison est boiteuse: l'uranium, combustible non renouvelable, doit aussi être considéré comme de l'énergie grise. On sait qu'un

# La crise de l'Etat-providence

(*réd*) Le livre de Pierre Rosanvallon «*La crise de l'Etat-providence*» a été publié en 1981. Il reste d'une brûlante actualité, comme en témoigne l'extrait qui suit, et devrait stimuler la réflexion de la gauche politique et syndicale helvétique face à la crise économique et aux difficultés financières des collectivités publiques.

Avec la faillite du modèle keynésien comme mode central et unique de régulation, c'est l'idée social-démocrate ou socialiste qui se trouve interrogée dans ses fondements. C'est la principale marque de l'affaiblissement de la perspective social-démocrate: elle ne sait plus se penser que dans une optique défensive. Et il n'y a pas de retour en arrière envisageable, il n'est pas possible de restaurer l'image d'une social-démocratie mobilisatrice. Impossible d'oublier et de gommer les défiances

tiers seulement du pouvoir énergétique de l'uranium est transformé en électricité, alors que les deux autres tiers s'échappent dans l'environnement sous forme de chaleur; la véritable durée d'amortissement énergétique d'une centrale nucléaire est donc bien supérieure à sa durée de vie de 30 ans environ.

Selon l'EPFZ, le bilan écologique du mont Soleil est particulièrement mauvais: pour la même pollution — celle qui est engendrée par la fabrication et l'exploitation de l'installation — une centrale conventionnelle produit en moyenne dix-sept fois plus d'électricité. L'observation est correcte si on ne prend en compte qu'une série limitée de polluants (CO<sub>2</sub>, SO<sub>2</sub>, NO<sub>2</sub>, composés organiques volatils) comme l'ont fait les chercheurs zurichoises. Prenons l'exemple d'une centrale nucléaire: évaluée à l'aune de ces seuls critères, elle présente un bilan écologique très favorable. Mais si l'on considère les pollutions radioactives provoquées lors de l'extraction du minerai, les déchets, les risques d'accident, le bilan apparaît beaucoup plus négatif.

Les bilans énergétique et écologique représentent des outils indispensables pour juger des différents moyens de production énergétique. A condition d'examiner tous les éléments qui peuvent constituer une charge pour l'environnement et de créer ainsi les conditions d'une comparaison honnête. ■

dont elle fait l'objet, les mutations socio-culturelles qui la mettent en porte-à-faux. N'avoir comme seul objectif que de revenir à un espace keynésien, c'est se condamner à l'échec et permettre aux forces néo-libérales de récupérer à leur seul profit l'ébranlement des formes politiques et sociales de ce compromis keynésien. Ce qui résistera le mieux dans le modèle keynésien, ce seront d'ailleurs paradoxalement ses aspects les plus négatifs. Des coalitions disparates — tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Etat — empêcheront le démantèlement de l'Etat-providence et seront relativement capables d'en maintenir l'ossature formelle dans une perspective de défense de l'emploi des fonctionnaires et de maintien des traditions réglementaires. Il n'existerait plus qu'à l'état de machinerie morte. D'un autre côté, certaines forces syndicales en position plus stratégique pourront continuer à négocier des contrats de travail dans des conditions favorables. Mais elles deviendront des sortes de puissants noyaux de corporatisme dans un rapport des forces sociales déstructuré. Si aucune alternative positive à l'Etat-providence n'est proposée par ceux qui en bénéficient le plus, nous irons vers une société bâtarde dans laquelle le renforcement des mécanismes de marché coexistera avec le maintien des formes étatiques rigides et le développement d'une corporatisme sociale partielle. Ce type de société reposera sur une addition de dualismes, engendrant à la fois des blocages et de nouvelles injustices. Il serait insupportable socialement et inefficace économiquement. L'alternative n'est donc pas entre le maintien nostalgique du modèle keynésien et le néo-libéralisme «pur», elle est pratiquement entre un modèle pseudo-libéral rigide et ce que j'appelle la *post-social-démocratie*. L'espace post-social-démocrate repose sur la réduction du rôle du modèle keynésien et sur sa combinaison avec les modes de régulation autogestionnaire et intro-social.

C'est seulement dans cette perspective qu'il est possible de définir un *compromis*

social qui produise des effets équivalant à ce que représentait le compromis social-démocrate dans le cadre de l'espace keynésien. Son objet central concernerait les formes du social et du politique. Il consisterait à échanger la possibilité d'une plus grande flexibilité de l'activité économique et d'une certaine débureaucratization de l'Etat contre la reconnaissance d'une autonomie accrue des personnes et des groupes qui serait garantie par des acteurs collectifs (dont les syndicats) et des institutions. Il s'agirait d'un *compromis qui reviendrait ainsi à échanger réciproquement des flexibilités et des rigidités*. Les syndicats accepteraient par exemple une plus grande mobilité de la force de travail en échange d'un accroissement de leur rôle dans l'entreprise et dans la politique économique. Réduction des rigidités syndicales contre réduction des rigidités patronales; accroissement des flexibilités des organisations contre accroissement des flexibilités des individus. Il n'y a pas aujourd'hui d'autre schéma qui puisse être envisagé étant donné le rapport des forces sociales dans les sociétés industrielles. C'est un schéma de compromis, c'est-à-dire qu'il repose à la fois sur des concessions réciproques et sur un échange globalement avantageux pour les différentes parties en présence. Si ce compromis n'a pas lieu, c'est aux conditions relatives du seul patronat que se feront les baisses de rigidités et les accroissements de flexibilités. ■

Extrait de Pierre Rosanvallon, *La Crise de l'Etat-providence*, Seuil, Paris 1981.

## EN BREF

Marcel Strebel, récemment condamné par un tribunal schwytois, avait été candidat au Conseil national en 1991, sur la liste du Parti de l'avenir. Il avait recueilli 4786 voix, ce qui signifie qu'au moins 2393 électeurs ont voté pour lui, c'est-à-dire un votant sur douze dans ce canton fondateur de l'alliance confédérale.

Les organisations progressistes de Bâle (POB), le dernier reste des POCH qui devaient prendre la relève d'une gauche à bout de souffle, sont sur le point de se dissoudre. Elles ont encore six sièges au Grand Conseil de Bâle-Ville.

# Etat des lieux sous forme d'inventaire sommaire

*(ge) Lorsqu'on parle de génie génétique, les biologistes se trouvent dans une situation qui équivaudrait, pour un économiste, à expliquer avant chaque débat ce qu'est l'argent. Matière mal comprise parce qu'elle repose souvent sur des mots à connotation négative (virus, bactérie, organismes modifiés) et à cause d'un passé récent fait des rêves de purification ethnique utilisant la médecine. Il est pourtant urgent que chacun puisse comprendre les bases de la révolution biologique que nous sommes en train de vivre, afin de prendre les décisions politiques en connaissance de cause. Un bref état des lieux.*

Le génie génétique est basé sur un petit nombre de techniques applicables dans tous les domaines. Dans une demi-douzaine d'entre eux (découpage arbitraire) il intéresse tous les citoyens.

● *C'est un moyen d'expérimentation puissant.* Un grand nombre de protéines identifiées ont des fonctions inconnues; en produisant par exemple en laboratoire une souris ne synthétisant pas (ou trop) cette protéine, on peut en étudier directement le rôle (et les effets secondaires), application qui ne suscite pas ou peu de réactions négatives.

● *La production à grande échelle de protéines déjà connues* (hormones pour la plupart) permet d'offrir à moindres frais des produits purs indistincts de la substance naturelle. A ranger dans cette catégorie le récent succès de la firme suisse Arès Serrono qui fabrique ainsi une hormone utilisée dans la lutte contre la stérilité (induction de l'ovulation en vue d'une fertilisation in vitro). Ces produits sont fabriqués et seront utilisés dans une société vouée par ailleurs à la croissance économique et à la perfection du corps: ainsi l'hormone de croissance bovine (proposée par quatre compagnies pharmaceutiques américaines), qui peut augmenter la production laitière de 10 à 25% et dont l'utilisation commerciale aux Etats-unis semble imminente. Le traitement du bétail avec cette substance reste interdit en Europe. Pour l'hormone de croissance humaine, certaines applications comme le traitement du nanisme dû à l'insuffisance de cette hormone ne provoquent que peu d'opposition, tandis que d'autres (traiter des enfants qui ont un niveau hormonal normal mais sont très petits) ont été suspendus récemment à cause de

différents sur les procédures d'expérimentation.

● *Les thérapies «géniques» ou génétiques* ne s'appliquent pas qu'aux maladies génétiques, mais consistent à ré-introduire dans l'organisme un virus atténué, une cellule sanguine, une cellule de foie modifiés. On sait par exemple que le virus de l'herpès s'installe naturellement dans des neurones. On peut donc rêver de fabriquer un virus modifié, qui ne serait plus virulent, mais s'introduirait néanmoins spécifiquement dans des neurones pour leur fournir des protéines qu'ils auraient cessé de fabriquer (comme dans l'Alzheimer). Les projets de traitement incluent sida, cancer, arthrose, malaria, etc. Pour l'instant quelques anémies, et très prochainement une des affections sévères du foie, peuvent être traitées de cette manière. Bien que les thérapies comportent les mots «génique/génétique», il est clair que l'on ne modifie pas le patrimoine génétique du patient, ni celui de ses enfants à naître, et qu'il s'agit là en fait d'un traitement *high-tech*, mais classique.

● *La détection de maladies génétiques* se fait directement sur l'ADN, donc bien souvent avant que la maladie ne se déclare. La liste des maladies ainsi détectables s'allonge chaque jour grâce aux progrès du projet de séquençage total du génôme humain. Le but de la détection, c'est le traitement, qui n'est pas à espérer avant plusieurs années. Socialement et éthiquement, cet intérim pose problème: les futurs parents savent que le fœtus est malade, parfois sur la base de résultats ambigus, sans autre intervention possible qu'un avortement.

● *Sélection d'embryons «sains» pour la*

*fertilisation in vitro.* La détection se fait sur l'ADN avant l'implantation. Les problèmes éthiques sont évidemment grands, et la dérive vers l'eugénisme imaginable. Aujourd'hui les tests ne concernent que des maladies génétiques «simples» et le sexe du fœtus.

● *Génie génétique appliqué aux plantes.* C'est probablement le domaine où il y a le plus d'incompréhensions entre les chercheurs (pour lesquels une plante devenue résistante à un parasite est un progrès), le public (qui a peur d'organismes modifiés se promenant dans l'air), les écologistes (qui craignent que ces nouvelles espèces rentables et résistantes effacent la biodiversité) et les tiers-mondistes (quelques multinationales auront le monopole des semences et des herbicides/engrais nécessaires).

Il existe une myriade de projets expérimentaux, mais deux seulement sont prêts à la commercialisation: une firme hollandaise a déposé une demande de commercialisation d'un chrysanthème blanc; Calgene, une firme californienne, souhaite commercialiser une tomate dont la vitesse de maturation est altérée (on pourrait la cueillir verte et elle sentirait encore bon au supermarché). Ces deux plantes ont donc déjà été cultivées expérimentalement pendant quelques années et sont prêtes à être produites à grande échelle.

Quant à la Suisse, elle n'a connu jusqu'ici que trois demandes de plantation expérimentale: deux de la station fédérale de Changins («vacciner» une pomme de terre) et une de Ciba-Geigy, (mais résistant).

Contenu dans le paquet Eurolex, une modification de la loi sur la protection de l'environnement réglemente les «organismes génétiques modifiés» (sic) et entrera en vigueur pour autant que l'EEE soit accepté en votation populaire. La nouvelle loi prévoit que l'utilisation, la dissémination à titre expérimental et la commercialisation de ces organismes sont soumises à autorisation du Conseil fédéral qui s'adjoint une commission d'experts pour la sécurité biologique. Le fil directeur de la loi est de limiter ou d'interdire la mise en circulation d'organismes qui constitueraient une menace pour l'homme et pour l'environnement. Mais il faudra sans doute un bataillon de juristes pour déterminer quels organismes modifiés «peuvent avoir un effet sur l'environnement», puisque vous, moi, et M. Jourdain en avons un rien qu'en respirant. ■

L'INVITÉE DE DP

# La francophonie... ou en français dans le texte

**Brigitte Waridel**

directrice adjointe de la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne

Puisque c'est de cela dont il s'agit, voire même pour pallier à un éventuel manque d'information, et nous basant sur notre propre expérience, nous avons profité de son passage dans notre région pour contacter Alain Decaux, que l'on avait invité, vous n'êtes pas sans l'ignorer, à venir donner une conférence au Château d'Oron, le 25 novembre.

[Pour une bonne mise en bouche, j'ai voulu vous proposer un florilège concentré de six fautes que nous lisons et entendons à journée faite. Hélas... Un vrai musée des horreurs.]

Histoire de créer une synergie et d'optimiser réalistiquement mon *know-how* en matière de causettes, et, pour tout dire, interpellée au niveau du vécu linguistique, j'ai voulu en savoir plus sur l'état de notre beau parler.

[Pour maintenir l'éveil des papilles, un petit bouquet de barbarismes néo-linguistiques et américano-sociopolitiques].

## A langue vivante, peuple vivant

Première nuance de taille, me semble-t-il: «francophonie» n'égal pas «français»; c'est plus que cela; c'est plus riche, plein d'accents doux ou rugueux, de mots goûteux et piquants, de musiques rythmées ou indolentes. C'est le français de Dakar, celui de Québec, celui de Bruxelles, ou le nôtre encore. C'est bien plus que la langue française. Raison de plus pour, non seulement maintenir vivant, mais surtout renforcer le rôle de cette langue à la fois unique et multiple, qui est, comme le rappelle Alain Decaux, «un élément essentiel du patrimoine universel». Et le malicieux académicien, riche d'une expérience de trois années en qualité de ministre délégué à la francophonie dans le gouvernement Rocard, de souligner que «les langues représentent le génie des peuples qui les parlent»: à langue vivante, peuple vivant. Cette évidence ainsi résumée apaisera-t-elle les craintes, pour ne pas dire l'effroi qu'éprouvent certains, notamment face aux décisions prises par l'Académie française en juin 1990, visant à ce qui pour les uns relève de la trahison

simplificatrice et démagogique, et pour les autres d'un acte de simple bon sens supprimant des anomalies impossibles à expliquer? Une langue évolue et si, forte de cette réalité «incontournable», comme l'on dit à Paris, l'Académie a jugé bon d'accepter un événement et de décider que, dorénavant, tout ce que l'on se curerait, on se le curerait au pluriel<sup>1</sup>, j'ose espérer qu'elle n'ira pas jusqu'à entériner, un jour prochain, l'insupportable pataquès ou l'inélegant sabir atlantico-anglo-saxon que je vous ai servis en introduction. Les peuples francophones peuvent assurément demeurer bien vivants tout en s'épargnant ces vicissitudes langagières.

## La langue des droits de l'homme

Le saviez-vous? La francophonie a 112 ans très exactement. Et saviez-vous que son «inventeur» s'appelait Onésime Reclus, frère d'Elisée, et, comme lui, géographe et anarchiste? C'est lui en effet qui, dans un livre qu'il publie en 1880, invente

véritablement le mot «francophone», le définissant comme «toute personne qui parle habituellement le français». Et aujourd'hui, Alain Decaux nous apprend également que les francophones, répartis sur l'ensemble de la planète, représentent entre 8 et 10% de la population mondiale; et qu'environ 180 millions de personnes utilisent quotidiennement le français. Onésime Reclus peut être heureux: voilà un mot qui fait bien de l'usage<sup>2</sup>.

Se préoccuper de la francophonie n'est donc en rien un combat d'arrière-garde, teinté de nostalgie ou d'élitisme culturel. Elle est un lien authentique et un outil de communication entre des hommes et des femmes à travers le monde entier, autant dans les domaines de l'agriculture et de la médecine que dans celui de la culture. La francophonie parcourt la terre du Viêt-Nam à l'Afrique, de l'Amérique du Sud à l'Europe centrale. Elle est la langue par excellence des Droits de l'Homme. La langue de la liberté.

Sera-t-elle, au soir du 6 décembre prochain, l'expression de l'esprit d'entreprise et de solidarité, l'expression de l'ouverture à l'Europe? ■

<sup>1</sup> En effet, pourquoi *cure-dent* mais *cure-ongles*?

<sup>2</sup> Même en Suisse, où le débat sur la territorialité des langues illustre singulièrement la dimension de l'enjeu des langues dites nationales.

HISTOIRE

## Changement de structures, et que ça saute!

(*cfp*) La transformation de la vieille Confédération d'Etats en un Etat fédératif, en 1847-1848, a pris moins d'un an et demi.

Le 16 août 1847, la Diète décide de réviser le Pacte fédéral et désigne une commission de 23 membres. Les travaux ne commencent que le 17 février 1848 en raison de la campagne militaire pour dissoudre le Sonderbund. Ils se terminent le 8 avril avec un projet à l'intention de la Diète. Celle-ci l'examine du 16 mai au 27 juin. Un texte est élaboré malgré de grandes divergences. Les cantons en prennent connaissance et le votent en juillet et août; la première Constitution fédérale entre en vigueur le 12 septembre 1848.

Le 22 septembre, l'ancienne Diète est dissoute et les Chambres fédérales sont

élues. Le 6 novembre, 111 conseillers nationaux et 44 députés au Conseil des Etats se réunissent à Berne. Un banquet est donné en leur honneur, dans le bâtiment qui abritera dès 1993 la Maison latine. Le lendemain, le 7 novembre, le président de l'Assemblée fédérale est élu. Celle-ci désigne le 16 novembre le premier président de la Confédération et les six autres membres du Conseil fédéral. Enfin, le 28 novembre, Berne est désignée comme ville fédérale. Moins d'une année après la soumission des derniers partisans du Sonderbund, les nouvelles institutions sont en place. En seize mois, et malgré une guerre civile, les structures du pays ont été fondamentalement remodelées. On avait beau être au temps des diligences, on n'a pas «pétouillé». ■

# Le retour de Félix Vallotton

*Débat à deux voix à propos d'une exposition.*

(ag) Peu de peintres sont aussi énigmatiques que Félix Vallotton. La belle exposition que l'on doit à l'Université de Yale s'est arrêtée à Lausanne, sa ville natale. Pour les Vaudois se surajoute aux interrogations sur l'œuvre une question troublante: ce peintre est-il révélateur de quelque chose qui touche à leur nature nationale ?

## La recherche acharnée des influences

Sascha M. Newman, dans l'introduction au livre-catalogue, place d'emblée Vallotton comme réfractaire aux étiquetages confortables: «*Félix Vallotton échappe à toute classification*»; «*concilier ces incessantes oppositions, tel est le grand défi pour qui aborde l'œuvre de Vallotton*». La critique recherche donc avec une sorte d'archarnement les sources d'inspiration et les influences. Comme Vallotton est un peintre méthodique, appliqué même, bon connaisseur du patrimoine pictural, l'investigation n'est pas gratuite. Mais le spectre est si large qu'il ne révèle aucune filiation: Anker, Ingres, Manet, soit ! Mais aussi le Douanier Rousseau, Munch, Böcklin, Hodler. Et si l'on recense les effets de lampes, chers aux Nabis, pourquoi pas, plus importants, les effets de porte ouverte à la manière de Pieter de Hooch que Vallotton a étudiés dans les musées hollandais ? Une constante pourtant: le refus des grands maîtres italiens (Vinci excepté) ou de Rubens, trop charnels, trop sensuels.

Quand la critique cherche une explication de l'œuvre non plus en amont, mais en aval, elle se heurte dans sa tentative de classification aux mêmes contradictions. Les xylogravures des années 1890 préfigurent les recherches modernes du noir-blanc: photographie, cinéma, bandes dessinées. L'introduction du titre dans l'œuvre même, qui parfois dénomme le sujet et qui d'autres fois semble ajouter une difficulté supplémentaire d'interprétation, ce procédé a une postérité surréaliste. Certaines découpes franches préludent à la publicité moderne beaucoup plus que les affiches d'époque souvent portées sur l'anecdote. Vallotton annonce, nous dit-on, l'hyperréalisme d'un Hopper; il l'aurait même directement influencé. Mais une

œuvre comme *Le Ballon* (au Musée d'Orsay, à Paris) est incontestablement chargée d'un mystère surréaliste.

Les contemporains le jugeaient sans imagination théorique, sans imprévu. Et pourtant Apollinaire salue son talent et sa méthode. Les termes de la laudation sont toutefois, il est vrai, significatifs. Ou son audace est reconnue ou elle est considérée comme un effet trop appuyé, trop volontaire, simpliste, voire raté.

## Un chef-d'œuvre de misogynie

Au centre de l'œuvre le traitement du nu féminin, qui est un chef-d'œuvre de misogynie. Les grands aplats de couleur dure (fauteuil, moquette) tuent la chair qui semble éclairée d'une lumière verte, qui rend blafards-gris-brunâtres les corps. Jules Renard, qui fréquentait Vallotton sans trop l'aimer bien qu'il eût été l'illustrateur de plusieurs de ses œuvres, note dans son journal: «*(...) une peinture de Vallotton. D'étonnantes femmes avec des derrières immondes, des derrières pendants d'hamadryas, qu'elles soutiennent avec leurs mains. Un chignon de femme comme une botte d'herbe tordue. Il y a du vert et des fleurs écrasées dans cette chevelure*» (13 janvier 1897). La charge est appuyée et vulgaire; mais la désarticulation du corps féminin ou, aux antipodes de Bonnard, l'absence de tendresse picturale sont des marques stables chez Vallotton, par ailleurs si divers, si inclassable.

La dépassement de cette relation nouée est probablement à l'origine de la pulsion créatrice, de l'audace vraie. Ce Vaudois appliqué, travailleur, aurait pu faire carrière dans l'art pompier et le portrait bourgeois. Son rapport à la femme fait donc partie de son destin singulier, qui nous vaut cet extraordinaire *Bain au soir d'été* du Kunsthaus de Zurich. Mais comment ne pas penser à Ramuz, même milieu social et géographique; le magasin de denrées coloniales à la Riponne et la droguerie de la Palud; même collège classique et baccalauréat latin-grec; même montée à Paris...

Pourquoi la créativité vaudoise (il y a d'autres exemples) est-elle concomitante de ce rapport difficile à la femme ? Ce n'est pas le calvinisme comme croient l'expliquer les Français. Félix Vallotton nous renvoie à une image qui est la sienne propre et individuelle, mais avec quel air de famille ?

A côté des œuvres souvent présentées, l'exposition offre, venu de Kirov, un dîner de famille extraordinaire. Vallotton avec sa femme et les deux enfants qu'elle eut de son premier mariage. Le peintre n'aimait pas les enfants, perturbateurs de son univers, de son ordre. Il ne leur faisait pas de cadeaux, ce qui convenait à son avarice notoire. Il s'est donc représenté comme une masse noire, vu de dos et, en face, avec de grands yeux, la fillette le fixe dans un défi respectueux. Ce tableau seul vaut le déplacement.

Mais la tendresse, enfin, surgit dans les derniers paysages, notamment ces bords de Loire où le sable blond capte une douceur lumineuse.

André Gavillet

## Aurait pu faire (beaucoup) mieux

Il tenta sans jamais y parvenir de libérer son art d'une pesanteur faite de culpabilité, de silence, d'hésitation. Il a presque réussi à devenir un grand peintre. Essayé, pas pu ! Tel pourrait être le résumé de l'œuvre peinte de Félix Vallotton.

Et pourtant, deux scènes d'intérieur, *La Visite* et *La Chambre rouge* de 1898/99, des toiles étouffantes saturées de bleus et de rouges avec ces couples figés, prisonniers de leur angoisse, sont le signe de la capacité de l'artiste à saisir la vérité des situations sous les convenan-

ces sociales. Il y flotte une ambiance nordique, on pense au théâtre d'Ibsen, loin de la France où Vallotton fit toute sa carrière. Mais là où Edvard Munch quelques années plus tard s'obstina, creusa son chemin pour déboucher sur une expression universelle de la solitude et de la douleur, notre Vaudois n'insiste pas, reste dans l'anecdote et passe à autre chose.

## Peinture pour salons bourgeois

Il peint des corps; *La Femme nue devant la salamandre* date de 1900, avec son

chromatisme sourd, où le rouge des braises du foyer se diffuse sur toute la toile. Le corps est traité comme une grande masse simplifiée, lourde et très présente. Ensuite, retour à l'évidence. *Le Grand Nu allongé au coussin jaune* de 1904 est un beau morceau de peinture classique. Au même moment Derain et les fauves révolutionnent la couleur, Picasso commence à épurer les formes. Vallotton, lui, peint, très bien, pour les salons bourgeois.

Ça ne va pas cesser de se gêner. Ces nus seront de plus en plus tendus, crispés. Une toile de 1911, intitulé *Le Repos* nous montre une femme à l'air tétanisée et rien moins que reposée. Deux grands nus au coussin rouge de 1907 et 1908, surtout *La Réussite*, avec de grandes surfaces aux tons acides semblent annoncer une nouvelle manière, une liberté de ton, un rejet du motif au profit de la pure gaieté des couleurs. Mais pourquoi les corps sont-ils toujours aussi raidés et figés ?

Une des plus célèbres peintures de Vallotton, *La Blanche et la Noire* est réalisé dans le même esprit cinq ans plus tard; l'admirable opposition des couleurs et la simplification de la composition, l'air absent de la noire, cigarette au bec, la blanche nue sur le lit indifférente, tout devrait concourir à en faire une œuvre singulière, débouchant sur quelque mystère insondable. Mais l'aspect académique des anatomies, leur naturalisme fade casse complètement le tableau, en détruit l'effet et le transforme en une timide provocation provinciale.

### Illustrations de calendriers

Il est inutile de parler des natures mortes et il vaut mieux glisser sur les calamiteux tableaux de guerre. Les paysages sont nettement plus intéressants. *Le Hangar au grand toit de chaume* de 1911 est saisissant. Le toit mauve, les formes étranges des massifs, l'éclat rouge sur le chemin et surtout le grand pin dénudé sur le ciel gris, crée un effet d'étrangeté, évoque une présence vaguement inquiétante et hostile.

De la même époque, *Le Vent* avec ses conifères décharnés et lugubres émergeant d'une espèce de jungle végétale. On connaît mal en Europe l'école canadienne du groupe des Sept, Tom Thomson et Emily Carr, des artistes qui ont cherché dans ces mêmes années à saisir la violence de la nature de leur pays natal. Dans ces quelques toiles, Vallotton montre qu'il aurait pu être leur pendant européen. Et puis, une

## LECTURE

# Plus que jamais, la poésie

La poésie, on l'a dit, est l'une des portes qui donne accès au monde, à soi et à autrui. Porte étroite certes. L'effort que sa lecture nous demande dit assez que nos rapports au monde, à nous-mêmes et à autrui sont loin d'être simples. Et peut-être est-ce précisément l'ambiguïté de la parole poétique qui rend le mieux compte de cette complexité.

La poésie de Jean-Samuel Curtet atteste d'un effort constant pour s'arracher à la «*stérile tyrannie du regard*»; non pas le regard de l'autre sur soi, mais le regard de soi sur le monde et sur soi, sur soi surtout, ainsi qu'en témoigne la terrible tentation de l'autoportrait, la fascination qu'exerce sur soi son propre visage. La figure de Narcisse est ici emblématique, Narcisse prisonnier de son regard et irrémédiablement séparé de l'autre: *Oh ! le piège du reflet ! la sœur n'est jamais née qui revit par le frère.*

Le salut vient du chant, mais comment faire quand le chant naît du regard sur soi et sur le monde? La poésie de J.-S.

fois de plus, tout retombe. Le mordant des couleurs d'*Un Soir au bord de la Loire* reste intéressant, mais ce qu'on nous montre dans la dernière salle de l'exposition est fait pour illustrer des calendriers plutôt que pour être suspendu à des cimaises.

### Heureusement, les gravures

Bien sûr les gravures sont extraordinaires. Elles ont acquis une réputation universelle. Mais il s'agit de tout autre chose. Cette technique oblige à simplifier, à aller à l'essentiel. Elle met en évidence les qualités de pénétration et de perspicacité dont Félix Vallotton semble pourvu au plus haut point. La peinture nécessite une sensualité et une capacité d'abandon qui, de toute évidence, lui fait complètement défaut.

Jacques Guyaz

L'exposition Félix Vallotton est présentée au Musée cantonal des Beaux-arts, Palais de Rumine, à Lausanne, jusqu'au 31 janvier 1993. Tous les jours de 11 à 18 heures, jeudi jusqu'à 20 heures. Visites guidées les jeudi 10 et 17 décembre et 21 janvier à 18.30 heures. Conférences les jeudi 14 janvier (Maurice Besset: Vallotton 1993) et 28 janvier (Jura Brüscheiler: Vallotton, critique d'art), à 20.15 heures.

Curtet me paraît se situer au cœur de ce dilemme.

Briser le miroir, et cela suffirait pour échapper à cet homme, à cette femme qui nous regarde, et retrouver le monde du corps, de la caresse, de la proximité dont nous sépare le regard, comme une fatalité. Car si le regard est l'instrument d'une prise de conscience de l'existence du monde, s'il permet l'exercice d'un pouvoir, celui de dire le monde, il est aussi une mise à distance qui condamne à l'exil et à l'impuissance.

Ce thème de l'échec du regard imprègne la majeure partie des poèmes de J.-S. Curtet: le regard de désir sur la femme aimée, impuissant à l'atteindre, elle qui sera toujours «*plus loin que le regard*»; le regard qui sépare les corps heureux: «*Mon regard déjà qui brise la soudure*»; la contemplation funèbre du chant interrompu d'Orphée: «*Paysage avec tête coupée*».

«*Que feras-tu aux marches de l'hiver, de ton automne outrepassé ?*» s'interroge le poète, dans cette belle méditation sur le temps qu'est *La Gare de Donauwörth*, où semble se dessiner l'émancipation de la parole poétique, qu'elle soit chant ou musique:

*Qu'il ne soit plus question ce soir de regard ni de terre promise, ni de frontière à traverser comme une énigme.*

*Mais d'un chant en toi, d'une musique qui soit la naissance d'une terre nouvelle — non pas terre parjure, mais fille de ton souffle, ta voix même.*

C'est dans «*Epicasté*», ce long monologue ou faux dialogue d'une incarcération, d'un exil, qu'est résolu le conflit du regard et du chant, et consacrée la victoire de ce dernier. Le texte commence comme une plainte désespérée et culmine sur un «*rêve nouveau*»: *Si tu as brisé le miroir, tu peux achever par ta chanson de m'arracher à la stérile tyrannie du regard... (...)* Car il m'attend cette nuit, l'homme oublié, le maître de la parole, de la parole et de la caresse. Et mes lèvres immobiles sauront prononcer son nom...

Catherine Dubuis

Jean-Samuel Curtet, *Poèmes I, La parole désir et le silence orgasme, Poèmes II, La gare de Donauwörth*, L'Aire, Lausanne, 1992.

Une séance de signatures, à laquelle participeront J.-S. Curtet et d'autres auteurs de L'Aire, aura lieu à la Librairie des écrivains, Grand-Saint-Jean 5, 1003 Lausanne, le 12 décembre de 14.30 à 17 heures.

# Homme mou, homme dur, homme réconcilié

Elisabeth Badinter, dans son dernier livre, propose une nouvelle approche et de nouvelles explications sur les comportements des hommes.

(rob) Les hommes ont un chromosome masculin et un chromosome féminin, alors que les femmes ont deux chromosomes féminins. C'est la base du postulat d'Elisabeth Badinter. On peut être sceptique quant à l'influence de cette donnée sur l'identité masculine, cependant les injonctions telles que «sois un homme», «prouve que tu es un homme», qui n'ont pas d'équivalent pour le sexe faible, sont révélatrices et ne sont pas le seul fait de notre société occidentale de fin du XX<sup>e</sup> siècle. Pour Elisabeth Badinter «la virilité n'est pas donnée d'emblée, elle doit être construite». Le bébé s'identifie pour commencer à la mère avec laquelle il a le contact le plus étroit. Même si le père participe largement aux soins, il *maternelle* son enfant, il a des gestes féminins à son égard. Le petit garçon construit ensuite son identité sexuelle par opposition à sa mère. Il est sommé de s'arracher à son premier amour, de cacher ses peurs ou ses souffrances, de se montrer fort dans toutes les circonstances, en un mot de dominer ses sentiments. La majorité des hommes se sont entendu dire dans leur enfance «pleurer, c'est bon pour les filles» par une mère craignant de voir son fils devenir un mou.

## Rites de passage à travers les âges et les continents

Il semble même que plus le garçon a été éloigné de son père pendant ses premières années, plus le processus de détachement de la mère est long et violent. Elisabeth Badinter fait une brillante analyse des rites de passage à travers les âges et les continents, de la culture physique chez les Athéniens au scoutisme dans les pays anglo-saxons, à l'initiation en Afrique et en Océanie. Certaines enquêtes citées dans le livre révèlent des traumatismes profonds laissés par ces moments de passage. Dommage qu'il n'y ait pas un chapitre sur le service militaire en Suisse.

Cette éducation — lien étroit avec la mère, arrachement/opposition, initiation — est intimement liée à des sociétés patriarcales, sociétés dominées

par les hommes et par la compétition entre eux. Or, le féminisme de ce siècle a donné un sérieux coup de boutoir au patriarcat. En outre, le succès, la puissance, la maîtrise et la force qui composent une image presque inaccessible de la virilité rendent la vie très difficile et sont parfois fatals aux hommes. Ce qui conduit à une crise des rôles. Les femmes ont développé leurs qualités viriles dans l'environnement du travail dominé par les hommes, ou en élevant seules leurs enfants. Et les hommes ne savent plus où ils en sont. Pas moins de cent trente romans, écrits ces vingt dernières années pour la plupart, et témoignant de ce désarroi, sont cités.

## Statistiques effarantes

A partir de là, Elisabeth Badinter distingue trois types d'identité masculine: l'homme dur, l'homme mou et l'homme réconcilié. L'homme dur s'accroche à l'image paternelle d'un homme «fort, indépendant, dur, polygame et misogynne». Preuve en est la popularité de personnages comme Rambo ou Terminator. L'homme mou, lui, est «dépendant de son travail comme d'une drogue, obsédé par le sexe, mais incapable de vivre avec la femme dont il est amoureux». Il est la grande victime des pères absents. Les statistiques sont effarantes à ce sujet. En France, 27% des pères séparés de leurs enfants ne les revoient jamais. Cette proportion monte à 40% quand les enfants ont moins de quatre ans au moment de la séparation. A cela s'ajoutent tous les pères qui rentrent de leur travail quand les enfants sont déjà couchés.

Finalement, l'homme réconcilié est celui qui intègre ses côtés féminins et ses côtés masculins, qui reconnaît qu'il a les mêmes besoins psychologiques que les femmes — aimer et être aimé, communiquer ses émotions et ses sentiments, être actif et passif — mais qui n'en perd pas pour autant ses vertus masculines «maîtrise de soi, volonté de se surpasser, goût du risque et du défi, résistance à l'oppression, créativité... [ces vertus] appartiennent à tout être humain au

même titre que les vertus féminines. Celles-ci conservent le monde, celles-là en font reculer les limites».

Mais nous vivons en société et même si s'accepter soi-même est le pas le plus important pour se faire accepter par les autres, les hommes sont confrontés aux attitudes des femmes, tout comme elles l'ont été et le sont encore elles-mêmes dans leur nouveau rôle face aux hommes. J'aurais apprécié un chapitre sur ce que les femmes pensent de tout cela. A voir le succès de films comme *Le Petit Voleur*, *Trois Hommes et un couffin*, ou *Les Enfants volés*, il y a fort à parier que beaucoup de suffrages iraient à l'homme réconcilié. ■

Elisabeth Badinter: *XY, de l'identité masculine*, éditions Odile Jacob, Paris, 1992.

## ici et là

● Le 20 décembre à partir de 17 heures, à la Festhalle Allmend à Berne, concert **Solid'Afrique** avec Zap Mama, Manu Dibango et Salif Keita. Le bénéfice de cette manifestation est entièrement destiné aux projets d'aide alimentaire de Caritas et de la Croix-rouge suisse en Afrique. Réservations au Ticket Corner.

● Conférence-débat **Réflexions sur les finances publiques**, par André Gavillet, ancien conseiller d'Etat, dans le cadre du cours du professeur Jean-Christian Lambelet. Mercredi 16 décembre de 17.15 à 19 heures, Université de Lausanne-Dorigny, BFSH 1, salle 263.

## DP Domaine Public

Rédacteur responsable: Jean-Daniel Delley (jd)

Rédacteur: Pierre Imhof (pi)

Secrétaire de rédaction:

Frances Trezevant Honegger (fth)

Ont également collaboré à ce numéro:

Catherine Dubuis (cd)

Gérard Escher (ge)

André Gavillet (ag)

Jacques Guyaz (jg)

Yvette Jaggi (yj)

Charles-F. Pochon (cfp)

Lala Robert (rob)

Forum: Brigitte Waridel

Abonnement: 75 francs pour une année

Administration, rédaction: Saint-Pierre 1,

case postale 2612, 1002 Lausanne

Téléphone: 021 312 69 10

Télécopie: 021 312 80 40 - CCP: 10-15527-9

Composition et maquette:

Frances Trezevant Honegger, Pierre Imhof,

Françoise Gavillet

Impression:

Imprimerie des Arts et Métiers SA, Renens